

Petit dico des
Expressions Populaires
d'hier et d'aujourd'hui

SYLVIE BRUNET

AVANT-PROPOS

Chacune a sa couleur propre.

Il y a les voyageuses : « aller se faire voir chez les Grecs » ; les sportives : « baisse la tête, t'auras l'air d'un coureur ! » ; les culinaires : « lundi, c'est raviolis » ; les tendres : « embrassons-nous, Folleville ! » ; les directes : « je m'en bats les couilles ! » ; les scrupuleuses : « numéroter ses abattis » ; les acrobatiques : « ne pas se moucher du coude » ; les rutilantes : « nickel chrome ! » ; les poétiques : « jouer la fille de l'air », etc.

Toutes donnent de la couleur à nos paroles quotidiennes. Exclamation, injonction, interrogation, apostrophe : leurs formes sont multiples et s'appuient de gestes, mimiques, intonations, sourires entendus ou rires de gorge... C'est le petit théâtre des expressions familières.

Elles sont nées d'hier ou se sont transmises, inchangées, de génération en génération, depuis plusieurs siècles. Elles jonglent avec des mots très anciens ou très actuels et brassent des tours argotiques avec des formules châtiées.

Elles empruntent leurs images à toutes sortes de registres, des plus sages aux plus crus.

Rien ne les rebute, tout ce qui flotte dans l'air du temps, elles s'en saisissent et le recyclent : fragments de chansons, slogans publicitaires, répliques de spectacles à succès, tirades politiques...

En retrouver l'origine peut se révéler une enquête délicate, et pas seulement dans les cas où la locution est sortie de l'usage ou en voie de désuétude.

Souvent, à cause de la mode qui a changé, de la chose évoquée qui n'existe plus ou de la référence culturelle qu'on a oubliée, le fil de leur histoire ne peut plus être reconstitué, et l'expression populaire, hier encore si facile à atteindre, devient une petite énigme impossible à résoudre.

Mais on a beau en avoir perdu la clé, on n'en continue pas moins de les employer sans cesse. Car elles charment, elles amusent autant qu'elles intriguent.

Ainsi, sur Internet, on ne compte plus les sites et forums qui leur sont dévolus : on y répertorie les formules les plus cocasses, on y livre avec émotion son expression favorite, héritée qui de sa mère, qui de sa grand-mère, on y discute en toute liberté, et souvent en termes fantaisistes, des origines de certaines locutions opaques...

Dans la conversation courante, cependant, la prudence reste de mise : « passez-moi l'expression », « si vous me permettez l'expression », « comme on dit populairement ».

Ces précautions oratoires dont on les entoure n'ont-elles pas quelque chose de profondément étonnant, voire incongru, à l'heure où la grossièreté, l'injure ont acquis droit de cité jusque

dans les médias (cf. le présidentiel « casse-toi, pauv'con ! » ou les très footballistiques « enculé » et « fils de pute », pour ne citer que les plus retentissants) ?

Est-ce à dire que, au moment où les gros mots d'hier sont devenus petites phrases d'aujourd'hui, il y aurait encore, pour le censeur zélé qui veille en chacun de nous au bon usage de la langue, l'idée d'une transgression par rapport à une norme langagière, l'idée que certaines locutions figurent des images trop fortes, ou trop relâchées, ou trop vulgaires, pour ne pas être prises sans pincettes ?

Avec la multiplication récente des situations d'oralité – le grand vainqueur en étant incontestablement le téléphone portable, qui, en quelques courtes années, a liquidé le monologue intérieur au profit du dialogue perpétuel (dans la rue, dans le métro, au supermarché...), mais on ne saurait négliger les textos, forums de discussions, blogs et autres « tchat » qui ont donné naissance à une forme d'écrit oralisé –, il semblerait que, dans le même temps que les frontières entre ce qu'on appelait hier encore les différents « niveaux de langage » se sont faites plus floues, se soit accrue la nécessité de renforcer tous les traits qui assurent le bon déroulement de l'échange.

De là, par exemple, la prolifération des formules de politesse et de vœux à laquelle on a pu assister récemment : « bonne fin de journée ! » « bonne continuation ! » « bon courage ! » et « profitez-en bien ! »

C'est là, aussi, que se mesure la pleine efficacité des locutions familières. Exprimées sous une forme ludique, immédiatement accessible à tous, elles instaurent un terrain de con-

vence spontanée entre les interlocuteurs, elles réalisent ce que Malinowski appelait la « communion phatique ».

Comme si, par l'usage de ces formules hautement ritualisées, ces clichés, se trouvait désamorcée, neutralisée l'inévitable confrontation à autrui que suppose toute prise de parole, et consolidé le lien social.

Avec elles, tout devient possible : établir le contact, sur un ton léger, humoristique, avec quelqu'un d'inconnu qui n'est même pas forcément d'un abord sympathique (cf. ces échanges plaisants et parfaitement rodés d'expressions toutes faites auxquels se livrent quotidiennement patrons de café ou commerçants avec leurs clients), ou dire à quelqu'un – sans courir le risque de s'attirer de sa part d'autre réaction qu'un petit rire, franc ou un peu forcé – qu'il est un fieffé radin (« t'aurais pas des oursins dans les poches, toi ? »), qu'il dépasse vraiment les bornes (« tu charries un peu dans les bégonias ! »), voire qu'on le juge parfaitement incompetent et imbécile (« va me chercher un peu d'huile de coude, s'il te plaît ! »)...

C'est de ce bavardage nuancé et salutaire qu'on aimerait donner un aperçu ici, avec ce petit dictionnaire d'expressions populaires, qui s'abreuvera de phrases saisies sur le vif des ondes et de la toile, et se nourrira avec reconnaissance des fruits récoltés au fil des siècles par nombre d'excellents lexicographes : A. Oudin, *Curiositez françoises*, 1640 ; A. Furetière, *Dictionnaire universel*, 1690 ; P.-M. Quitard, *Dictionnaire des proverbes*, 1842 ; E. Littré, *Dictionnaire de la langue française*, 1863-1872 ; A. Delvau, *Dictionnaire de la langue verte*, 1867 ; L. Larchey, *Dictionnaire de l'argot parisien*, 1872 ; F. Déchelette, *L'Argot des poilus*, 1918 ; M. Rat, *Dictionnaire*

des locutions françaises, 1957 ; G. Esnault, *Dictionnaire historique des argots français*, 1965 ; J. Cellard, *Ça mange pas de pain !*, 1982 ; A. Rey et S. Chantreau, *Dictionnaire des expressions et locutions*, 1989 ; J.-P. Colin, J.-P. Mével et Ch. Leclère, *Dictionnaire de l'argot français et de ses origines*, 1990 ; Cl. Duneton, *Le Bouquet des expressions imagées*, 1990 ; Ch. Bernet et P. Rézeau, *On va le dire comme ça*, 2008 ; F. Caradec et J.-B. Pouy, *Dictionnaire du français argotique et populaire*, 2009.



A

ACCROCHEZ VOS CEINTURES !

Quelle plus belle invite pouvait-on rêver pour démarrer ce dictionnaire ?

Empruntée d'abord au vocabulaire de l'aviation, où elle traduit l'immuable *fasten seat belt* que vous voyez clignoter au-dessus de votre tête, quelle que soit la nationalité de la compagnie que vous avez choisie pour voyager, puis au registre de l'automobile, où elle s'est imposée à la fin du XX^e siècle avec le port de la ceinture de sécurité rendu obligatoire, l'expression a un sens double.

Elle délivre, en effet, à la fois le signal du départ et une mise en garde visant à informer ses destinataires que le voyage et l'aventure, bien loin d'être de tout repos, risquent de connaître turbulences et accidents de terrain, émotions fortes et rebondissements.



Bref, suggère-t-elle, préparez-vous, ça va secouer !

Avec le même sens figuré, on rencontre aussi la variante « attachez vos ceintures ! », mais jamais « bouclez vos ceintures ! » qui semble, elle, réservée au seul usage propre.

D'aucuns continuent de lui préférer des locutions imagées au ton un peu rétro, telle la bien sonnante « c'est parti, mon kiki ! » apparue dans les années 1930 (où le mystérieux « kiki » invoqué n'est qu'un surnom marquant l'affection, un hypocoristique), ou bien, même s'ils n'étaient pas encore nés au moment où Guy Lux et Léon Zitrone étaient aux commandes, avec Simone Garnier, du jeu télévisé *Intervilles*, la franchouillarde formule : « En voiture, Simone !.. C'est moi qui conduis, c'est toi qui klaxonnes ! » qui ferait référence, à l'origine, à une autre Simone, pour les intimes « Simone Louise de Pinet de Borde des Forest », l'une des premières femmes à devenir pilote automobile à la fin des années 1920.

« Accrochez vos ceintures, voilà 2007 ! Je vous souhaite donc une meilleure année possible, mais ça va pas être facile ! » (*iskander.over-blog.com.*)

À L'**AISE**, BLAISE !

À ses parents qui émettent des doutes sur l'obtention de son baccalauréat, le jeune candidat, plein de confiance en ses ressources, rétorque avec un large sourire : « À l'aise, Blaise ! »

L'exclamation, qui sert à transcrire l'idée d'une chose remportée sans avoir eu besoin de se donner de la peine, est

venue concurrencer dans le langage oral une autre image de la facilité, de l'inutilité de se faire violence pour parvenir à ses fins : « les doigts dans le nez », laquelle, selon Esnault, aurait vu le jour au début du XX^e siècle, dans le vocabulaire des turfistes, pour parler d'une course remportée aisément.

À la différence de celle-ci, « à l'aise, Blaise ! » peut également être lancée à quelqu'un comme une exhortation à la confiance : « tu vas y arriver, ne te fais pas de souci ! »

Si la locution « à l'aise » remonte jusqu'au XII^e siècle, l'adjonction de « Blaise », en revanche, date à peine des dernières décennies du XX^e siècle.

Mais ne vous creusez pas la tête pour découvrir de quel Blaise il peut bien s'agir (Blaise Pascal ?), puisque ledit Blaise, comme vous vous en doutez, ne fait ici que se plier aux nécessités de l'assonance. Un procédé qui a connu, au cours du XX^e siècle, un vif succès, puisqu'on dénombre, avec un sens pas très éloigné de notre Blaise, « tranquille, Émile ! », « cool, Raoul ! » ou « relax, Max ! », sans oublier ces multiples ponctuations orales qui semblent devenues inusables, « à la tienne, Étienne ! », « tu parles, Charles ! », « tout juste, Auguste », « Fonce, Alphonse ! »...

« Je compte appeler mon premier fils Blaise. J'ai vu ce nom dans un livre de Brenda Jagger et je le trouve beau. Je n'ai entendu parler du dicton «à l'aise, Blaise» qu'après. Cela n'a en rien changé mon avis. Ne vous basez pas sur des préjugés ! »

(Le Journal des Femmes.)



ALLER COMME UN TABLIER À UNE VACHE

La vache occupe une place de choix dans l'imaginaire langagier français, et on aura l'occasion de la voir pointer à nouveau son museau dans d'autres locutions très courantes (cf. *infra* « manger de la vache enragée », « il pleut comme vache qui pisse »).



Ici, sous la forme d'une comparaison quelque peu vacharde, la locution apparue au début du XIX^e siècle « ça lui va comme un tablier à une vache » s'applique à une personne dont on veut moquer l'accoutrement.

Ce serait peu de dire que ce vêtement (robe de soirée, smoking, tenue à la mode du moment...) lui va mal ; cela lui va *grotesquement* mal, suggère l'expression.

En tablier, avec des bretelles ou un faux col – puisqu'on relève aussi les variantes : « ça lui va comme des bretelles à une vache », ou « comme un faux col à une vache » –, l'image est aussi efficace que, lorsque dans un numéro de cirque, pour l'hilarité des spectateurs petits et grands, les animaux entrent en scène empruntés dans des vêtements humains.

« eBay n'est pas l'endroit pour un truc aussi sérieux qu'un mariage. Allez dans une boutique, comparez... Sur eBay, vous risquez d'acheter une robe qui va vous aller comme un tablier à une vache. » (Questions-réponses, *eBay.fr*)

ALLER SE FAIRE VOIR CHEZ LES GRECS

Lancée généralement sous forme impérative : « Va te (allez vous) faire voir chez les Grecs ! », la formule vise à se débarrasser vigoureusement d'un importun. On se souvient que les Grecs de l'Antiquité éconduisaient les fâcheux en les envoyant « aux corbeaux » et, filant la métaphore animale, on a dit en français ancien, et on continue de dire encore, « envoyer paître quelqu'un » (tiens ! ne revoilà-t-y pas notre vache ?), en concurrence avec une autre locution exprimant l'idée de prendre l'air : « envoyer promener quelqu'un ».

C'est à un sens très proche qu'est aujourd'hui perçue l'expression qui existe depuis le tout début du XX^e siècle, et la perspective d'« aller se faire voir chez (ou par) les Grecs » semble avoir été interprétée comme une invitation exotique, à telle enseigne qu'on a pu forger sur son modèle « va te faire voir chez les Papous ! »

Mais son sens premier est beaucoup plus explicite, puisque les Grecs ne sont pas ici évoqués pour avoir instauré le modèle de la démocratie, ni fondé les bases du discours philosophique, mais, de façon plus prosaïque, pour leurs mœurs notoirement pédérastiques. Avec son verbe « voir » et son évocation des Hellènes, l'expression n'est, somme toute, que la reformulation euphémistique du tour direct ancien « va te faire foutre ! » que, comme le rappelle Duneton, la bienséance recommandait, jusqu'aux premières décennies du XX^e siècle, de noter sous la forme d'un « f » suivi de trois petits points pudiques !



Les expressions populaires se régénérant sans cesse à la source de l'actualité, on a récemment pu entendre la locution employée avec une valeur tout autre : à un homme accoudé au zinc qui se répandait en jérémiades sur la situation économique française, le garçon rétorqua avec gouaille que celui qui n'était pas content pouvait toujours « aller se faire voir chez les Grecs » (au bord de la faillite) ! Serait-ce donc là le début d'une vie nouvelle pour cette locution ?

« Aller se faire voir chez les Grecs ! C'est à peu près le conseil que donne Christine Lagarde aux millions de personnes en ALD (affections de longue durée). » (hémophilie, Blog, *Le Monde.fr.*)

S'APPELER « REVIENS »

On ne peut que s'émerveiller devant l'économie de moyens qui caractérise cette expression apparue dans le français familier du XX^e siècle.

Jugez plutôt : un ami vous demande de lui prêter quelque chose à quoi vous tenez, soit parce que vous en avez vous-même besoin au quotidien – outil, appareil ménager, tondeuse à gazon... –, soit parce que l'objet en question vous est cher – livre, DVD, bijou (sans autre valeur que sentimentale), tondeuse à gazon... – et vous voilà écartelé entre l'envie de rendre service, de faire plaisir à votre ami, et la peur panique d'être privé de cette chose à laquelle vous tenez tant (et plus encore depuis qu'un tiers vous la réclame !).

La solution ? Tendre à l'ami l'objet en question en l'accompagnant de la formule lapidaire et catégorique : « Il s'appelle

«Reviens» ». En lui donnant un nom, en le personnifiant, vous faites ainsi passer la chose empruntée du statut d'objet à celui de sujet et, bien plus efficacement qu'avec de longs palabres, signifiez par là même à votre emprunteur que ladite chose vous est aussi chère qu'un ami dont vous souffririez d'être privé.

« L'Aide publique s'appelle reviens... Un total de 3,87 millions d'euros. C'est le montant que devra verser à la ville de Toulouse l'entreprise Storagetek [...] [qui] avait bénéficié d'aides publiques pour son installation sur la commune en échange de créations d'emplois. » (20minutes.fr.)

AVOIR UNE **ARAIGNÉE** AU PLAFOND

O n disait déjà couramment au XIX^e siècle d'un « homme bizarre et un peu fou » qu'« il a une araignée *dans* le plafond », ainsi que le note Littré. Le corps, dans l'imagerie populaire, étant traditionnellement assimilé à un logis, un édifice, vous concevez aisément que le crâne, le cerveau soient ici incarnés par le plafond, de même qu'ils seront ailleurs transcrits en termes de toit, toiture (cf. *infra* « yoyoter de la toiture »).

Mais plus étonnant vous semble le choix de cette araignée – que vous prenez traditionnellement comme présage (« araignée du matin, chagrin... ») ou synonyme de négligence, d'abandon (des toiles d'araignée) – pour suggérer la folie douce. Pourtant, dès le XVII^e siècle, la présence de petits insectes servait à transcrire l'extra-



vagance, puisqu'on disait « avoir des moucherons ou des grillons dans la tête », image qui sera reprise, non sans être retouchée, au XX^e siècle, par « avoir un hanneton sous l'abat-jour », « avoir des papillons dans le compteur » : dans tous les cas, c'est le nombre et la course affolée des insectes enfermés qui viennent se cogner aux parois, le bruit de leurs ailes, leur bourdonnement, qui rendent l'idée du cerveau quelque peu troublé.

Mais l'évocation de l'araignée solitaire ourdissant sa toile dans la lenteur et le silence, qui suggère elle aussi la présence d'un hôte indésirable, s'explique sans doute à la lumière d'une expression courante au XVIII^e siècle (notamment chez Voltaire), peu à peu tombée en désuétude, « être piqué de la tarentule », qui voulait déjà dire être un peu fou, la tarentule étant une grosse araignée originaire de Tarente dont la piqûre avait pour effet de déclencher des troubles nerveux.

« Avez-vous une araignée au plafond ? Non, mais j'en ai une dans ma tête qui fait du trapèze ! » (Questions-réponses, *Yahoo.fr.*)

ARRIVER COMME MARS EN CARÊME

Voilà une expression très ancienne que, manquant des éléments nécessaires à son décryptage, vous n'êtes plus très sûr de comprendre lorsque vous l'entendez employée aujourd'hui. Et vous avez raison, car la tendance actuelle à l'aligner sur d'autres locutions de construction analogue, plus familières, telles « arriver comme un cheveu sur la soupe », « comme un chien dans un jeu de quilles », au sens de chose

qui arrive mal à propos, de façon intempestive, aboutit à un contresens absolu.

Le carême désignant la période de quarante-six jours, de Mardi gras à Pâques, où, excepté les dimanches, les catholiques se devaient d'observer le jeûne, on comprend que le mois de mars ne pouvait faire autrement que tomber pendant le carême ! Dire de quelqu'un qu'« il arrivait (venait) comme mars en carême », signifiait donc, dès le XIV^e siècle, qu'il survenait de façon régulière, prévisible et infaillible, sens auquel se surajouta peu à peu la nuance de moment propice, bienvenu, ce qui donna naissance, au XVIII^e siècle, à une variante aujourd'hui oubliée « arriver comme marée en carême » (abondance de poissons étant bien accueillie par qui mange maigre).

« Au Vélodrome, on attend, comme mars en carême, le retour au sommet de Niang et la confirmation de Brandao sur une série de matchs. » (*So foot.com.*)

AVALER SON BULLETIN DE NAISSANCE

L'expression a moins d'un siècle d'existence, mais prend la suite de nombreuses autres expressions couramment utilisées tout au long du XIX^e siècle, comme « avaler sa langue, sa cuillère, sa fourchette, sa chique, sa gaffe »... pour signifier le passage de vie à trépas.

Mais, comparativement à ces locutions où dominait l'idée d'étouffement, il y a dans « avaler son acte, extrait ou bulletin de naissance » une nuance supplémentaire, un angle différent adopté. Car ingérer son bulletin de naissance, à savoir ce qui



établissait matériellement, légalement, son existence et sa place effective dans le grand corps de la société, revient à s'éliminer de son propre chef, à s'autoannuler en tant que membre social.

C'est cet éclairage intéressant et neuf qui explique peut-être la faveur durable de l'expression, aujourd'hui encore très employée, en dépit de la pléthore d'images qui transcrivent l'instant de la mort : « casser sa pipe », « passer l'arme à gauche », « partir les pieds devant », « tirer sa révérence », « rejoindre le boulevard des allongés », « aller aux fleurs », etc.

« Michael Jackson avale son acte de naissance. » (Blog de Kokoye, Haïtien.)

